

Berberoglu, Berch. *The Internationalization of Capital : Imperialism and Capitalist Development on A World Scale.* New York, Praeger, 1987, 246 p.

Samir Saul

Volume 20, numéro 2, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702505ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702505ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saul, S. (1989). Compte rendu de [Berberoglu, Berch. *The Internationalization of Capital : Imperialism and Capitalist Development on A World Scale.* New York, Praeger, 1987, 246 p.] *Études internationales*, 20(2), 434–437.
<https://doi.org/10.7202/702505ar>

Dieter Senghaas assume une courte partie théorique, développée autour de l'idée que le problème de la paix repose sur la question des valeurs. Moins de violence vient automatiquement avec plus de liberté politique et de justice sociale. Banal. De cette façon, il arrive tout de même à rassembler ces morceaux épars faits d'articles qui vont de la froide stratégie militaire au pacifisme inspiré en passant par le tiers-mondisme repentant.

La deuxième partie, surtout pour l'excellent papier de Carol J. Greenhouse, *Cultural Perspectives on War*, expose les racines de l'agression chez l'humain. Kenneth Boulding y prend le contre-pied du sens commun en démontrant l'inefficacité du calcul coût-bénéfice lorsqu'il est question d'expliquer l'évolution des communautés humaines à travers leurs conflits. La guerre est un art et « ... primely a product of the threat-system... » (p. 51). Tout l'art tient justement à ne pas faire la guerre. Parce que se battre, c'est vouloir vaincre et la victoire est, à moyen terme, souvent plus coûteuse que la défaite.

Dans la troisième partie, Ernst Haas met en pièce un autre lieu commun: « ... we have no reason to expect that increases in any kind of interdependence mean the reduction in violence. » (p. 123). Égal à lui-même, son texte pourrait devenir un classique sur le thème du nationalisme – surtout pour la discussion détaillée des concepts d'altruisme et d'égoïsme dans les comportements de leaders. La partie suivante est probablement la plus substantielle de l'ouvrage. Les textes de Rapoport sur l'escalade, de Deutsch sur la modélisation cybernétique des conflits et de Choucri et North sur les agrégats (*master variables*) appellent une discussion serrée qui pourrait se faire dans un autre contexte.

A *contrario*, les deux dernières parties (*Inequality and Violence; Transcending Violence*) sont les plus décevantes, comme

détachées du reste. Tout se passe comme si, lorsqu'il est question de paix plutôt que de guerre, l'indignation pouvait tenir lieu de démonstration et l'amalgame de preuve. L'effet nivelant de la notion de violence structurelle (Galtung) atteint des sommets au moment où sont jetés pêle-mêle, dans le même sac, les « mangeurs de viande » qui font souffrir les bêtes, les consommateurs de papier qui font souffrir les arbres et les savants qui fabriquent des bombes atomiques (Deshingkar). Et tout ça au profit de qui? Des marchands de canons, bien sûr!

Une exception dans cette fin d'ouvrage qui s'étiole: Nigel Young trace un historique intelligent et détaillé des mouvements pacifistes dans les sociétés industrielles. Il y est clair que la paix n'est un sujet nouveau que pour ceux qui viennent de tourner leur regard dans cette direction.

Enfin, un collectif riche et inégal dont la lecture s'avère essentielle dans l'amas de publications sur les conflits et la violence. Simplement parce que *The Quest for Peace* pourrait être une borne au croisement des avenues de la recherche sur la paix.

Janine KRIEBER

Département de science politique
Université Laval, Québec

ÉCONOMIE INTERNATIONALE

BERBEROGLU, Berch. *The Internationalization of Capital: Imperialism and Capitalist Development on a World Scale*. New York, Praeger, 1987. 246p.

Le grand mérite de cet ouvrage tient à la réunion d'un ensemble de sujets dans une perspective articulée et globale. C'est un tableau synoptique du capitalisme mondial que Berberoglu se propose de broser.

On ne peut que saluer la hardiesse d'un projet qui consiste à clarifier l'interaction entre des problèmes fort redoutables, tels la dynamique de l'impérialisme, le développement du capitalisme, la transformation des modes de production précapitalistes, le rôle de l'État dans le tiers monde, les conflits inhérents à l'avènement de la production transnationale, etc. L'auteur y voit des aspects d'un processus historique mondial qu'il s'attache à caractériser, afin de dégager une analyse des luttes de classes et des voies de changement dans les diverses formations sociales.

Sociologue, Berberoglu est un élève du regretté Albert Szymanski. Il lui emprunte sa méthode empirique, son souci d'asseoir toute analyse sur une solide base factuelle (et quantitative, car les statistiques et tables abondent chez eux), et son marxisme éclectique ou non sectaire. Certaines controverses sont indûment atténuées, voire gommées. Ni Kautsky, ni la critique qu'a fait Lénine de sa théorie de l'ultra-impérialisme ne paraissent dans l'ouvrage. Voisinent paisiblement, en outre, les thèses de Luxemburg et de Lénine, malgré leurs divergences sur la nature de l'impérialisme.

L'auteur préfère les démonstrations empiriques aux considérations théoriques. Dénuées de dogmatisme et d'apriorisme, ces dernières restent implicites: la recherche s'inscrit dans le cadre du débat entre les tenants de la théorie de la dépendance et ceux qui, comme Bill Warren et Geoffrey Kay, estiment que l'impérialisme promeut le développement du capitalisme à l'échelle mondiale. Tandis que les conséquences du sous-développement, de l'échange inégal, de la satellisation et du drainage des richesses vers le « centre » retenaient l'attention des premiers sur des problèmes nationaux, les seconds retrouvaient dans la perspective originelle de Marx des éléments susceptibles de déboucher sur des analyses de classes.

À l'instar de Szymanski, Berberoglu estime que les sociétés transnationales procèdent à des investissements industriels, délocalisent leur production et encouragent l'extension du capitalisme dans les pays de l'Amérique latine et de l'Est et du Sud-Est asiatique afin de faciliter l'industrialisation orientée vers l'exportation, selon les besoins de l'impérialisme en matière de production, de main-d'oeuvre et de marchés. Par contre sa demande de matières premières et de produits agricoles favorise le maintien des modes de production précapitalistes en Afrique, au Moyen-Orient et dans certaines parties de l'Asie et de l'Amérique latine. Le caractère de l'expansion impérialiste, par suite de son impact différencié sur des sociétés dissemblables, détermine le(s) mode(s) de production dominant(s), et, par conséquent, le potentiel social et politique des classes portées à la combattre. Si Lénine est invoqué, c'est vers la fin, et moins pour sa conception de la nature de l'impérialisme (monopoles, capital financier, partage du monde, luttes interimpérialistes, etc.), que pour sa vision de l'impérialisme comme prélude à la révolution sociale du prolétariat.

L'argumentation de l'auteur est reflétée dans la structure de l'ouvrage. La première partie traite de l'impérialisme en général. La présentation des théories de Hobson, Luxemburg et Lénine est suivie de l'exposé de la production transnationale et de l'essor de l'impérialisme américain. L'investissement direct américain à l'étranger est au centre du propos de Berberoglu. Force données chiffrées font état de sa distribution géographique et sectorielle. Près des trois quarts sont dans les pays capitalistes développés, principalement dans le secteur industriel. Dans les pays moins développés, il se dessine un mouvement de ces capitaux du secteur des matières premières vers celui de l'industrie.

L'auteur consacre la deuxième partie à l'étude des implications de l'impérialisme et du développement capitaliste dans la « périphérie ». Chaque région a droit à un survol historique, le but de l'auteur étant d'identifier sommairement les modes de production et leur transformation.

La troisième partie concerne l'État et les luttes de classes dans le tiers monde. Cherchant manifestement à rompre avec les théories de la dépendance qui font du contexte international le facteur décisif, l'auteur détermine la nature d'un État en fonction du(des) mode(s) de production dominant(s) et des rapports de force entre les classes à l'intérieur de chaque formation sociale. Il en arrive à une classification tripartite : structures étatiques néocoloniales, capitalistes d'État et socialistes. L'auteur énumère enfin les luttes à travers le monde afin de démontrer que la classe ouvrière est particulièrement active là où le capital international a fait le plus de progrès. La logique du capitalisme transnational conduit à l'émergence des forces sociales qui s'y opposent et secouent ses fondements.

Synthèse ambitieuse et prometteuse, l'ouvrage appelle néanmoins quelques réserves. Il n'est nulle part indiqué ce qu'est l'impérialisme. Cet épineux problème est au cœur de toute analyse du capitalisme, de ses lignes de force et de son évolution. L'auteur semble entendre par impérialisme le développement du capitalisme mondial sous l'impulsion du capital transnational. Il accepte trop facilement l'idée que les investissements étrangers (américains surtout) sont à l'origine de l'industrialisation et de la généralisation des rapports de production capitalistes dans les pays du tiers monde.

Ceux qui en ont fait l'expérience ne laissent guère de place à des réponses concluantes. L'industrialisation en Amérique latine n'a-t-elle pas été réalisée par diver-

ses forces nationales précisément contre le capital international et le néocolonialisme classique des matières premières qu'il entretenait? N'est-ce pas seulement après l'essoufflement de ces modèles d'industrialisation par substitution des importations que les transnationales américaines ont pris le relais d'un processus enclenché en dehors d'elles? Quant aux pays de l'Est et du Sud-Est asiatique, n'est-ce pas les bourgeoisies locales qui profitent d'un contexte international favorable (succession des hégémonies européenne, japonaise, puis américaine; dépenses américaines relatives à la guerre de Corée et des deux guerres d'Indochine; facilités, commerciales notamment, accordées par les États-Unis en fonction de leurs objectifs politiques en Asie) pour s'engager sur la voie d'une industrialisation originale, orientée vers l'exportation? Ailleurs, l'initiative est le fait de régimes capitalistes étatiques ou socialistes.

Il reste à démontrer que le capital international fait autre chose qu'intégrer dans un cadre de production transnationale certaines parties de programmes industriels élaborés à l'intérieur, et parfois contre lui. En écartant la thèse des théoriciens de la dépendance à l'effet que le capitalisme international engendre toujours et partout le sous-développement, l'auteur attribue trop unilatéralement à celui-ci le rôle de moteur du développement. En vérité, il n'est pas prouvé que le capital transnational puisse accomplir une mission devant laquelle le capital national lui-même est très souvent vacillant. C'est dire que les ouvriers du tiers monde — auxquels pense au premier chef Berberoglu — seraient bien imprudents de se limiter à des revendications de classe, confiants que d'autres s'occupent de développement.

Soulignons enfin que des questions de première importance comme les relations entre les États-Unis, les autres pays capi-

talistes développés et les pays socialistes, l'internationalisation des capitaux d'origine non américaine, les rapports interimpérialistes, et la politique des grands États exportateurs de capitaux, auraient dû être discutées. La complexité du capitalisme y est tout entière, d'où l'intérêt de la dimension théorique du problème de son internationalisation et de l'impérialisme. Le paradigme opposant une bourgeoisie mondiale à une classe ouvrière mondiale n'est pas, à l'étape actuelle, opérationnel pour l'un ou l'autre de ces deux camps. En réalité, l'ouvrage n'explicite pas les mécanismes concrets de l'internationalisation du capital. L'accent y est surtout mis sur l'extension et l'approfondissement des luttes ouvrières à l'échelle mondiale, la production transnationale étant perçue de très haut comme donnée de base, nécessaire mais unidirectionnelle et transparente.

Un dernier mot, adressé à l'éditeur : offert à \$ 37,95, ce livre est ironiquement au-delà des moyens de son principal personnage historique, le prolétariat.

Samir SAUL

*Département d'histoire
Université de Rennes-II*

HIBBS, Douglas A. Jr. *The Political Economy of Industrial Democracies*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1987, 338p.

« Pour des raisons que je n'ai jamais comprises », explique Douglas Hibbs en introduction, « les techniques statistiques et économétriques modernes ont longtemps été perçues comme porteuses d'un biais 'conservateur' et, en conséquence ont été vues comme incompatibles avec une approche de gauche... » (traduction de l'auteur, p. 2). Avec David R. Cameron, Michael Shalev, Adam Przeworski et quelques autres, Hibbs fait partie d'un groupe encore

restreint de politologues qui tentent de changer cette perception en utilisant de telles techniques pour étudier les conflits de classes dans les économies capitalistes avancées.

The Political Economy of Industrial Democracies regroupe les travaux les plus importants de Douglas Hibbs. Publiés dans une série d'articles parus depuis 1976, ces textes, déjà bien connus des spécialistes, portent sur les disparités internationales dans l'activité de grève, sur l'impact électoral du chômage et de l'inflation, de même que sur les déterminants sociologiques et économiques du vote. Les articles sont présentés sans modifications, dans un ordre à peu près chronologique. Certains, qui ont été sérieusement débattus, ont un peu vieilli, mais dans l'ensemble ils demeurent encore très utiles, d'autant plus que leur regroupement et l'inclusion de notes de recherche moins accessibles permettent de mieux comprendre la cohérence de l'ensemble.

Le thème central de tous ces articles, c'est le caractère de classe des interventions de l'État dans l'économie. Hibbs montre non seulement que les choix de politiques influencent chaque classe de façon spécifique mais également que les individus perçoivent ces différences et votent en conséquence. Les politiques économiques constituent donc un enjeu central dans les économies capitalistes avancées puisqu'elles reflètent les clivages majeurs qui divisent ces sociétés.

Le chômage et l'inflation, en particulier, apparaissent comme des problèmes que chaque classe perçoit de façon spécifique. La logique économique suggère que les épargnants, les employeurs et ceux qui ont des emplois stables craignent surtout l'inflation alors que les emprunteurs, les travailleurs et ceux qui ont des emplois plus précaires s'inquiètent d'abord du chômage. De fait, les hommes d'affaires de-